

QUI EST RUDOLF STEINER ? (32^e ÉPISODE)

L'occasion m'est ici donnée de mettre en lumière par un exemple, les épreuves de Rudolf Steiner en 1895, année où il publia son ouvrage sur Nietzsche. Ainsi qu'il l'écrivit le 23 décembre aux époux Specht, chez qui il avait été précepteur, ce fut une année où il connut « *d'innombrables désagréments.* » Il avait, leur dit-il, postulé comme Maître de conférence à l'université de Jena qui dépendait du Duché de Saxe-Weimar. Cela n'aurait dû être qu'une formalité, eu égard à ses prestations antérieures. Or il n'en fut rien, car, comme il l'apprit par la suite de ses collègues aux Archives de Goethe et Schiller, son supérieur le considérait comme une nullité. De là, une profonde amertume l'amenant à écrire : « *Je dois admettre mes années weimariennes comme perdues. Seulement celui qui a vu les choses de près sait quelle atmosphère écœurante une petite cour princière répand autour d'elle*¹. » À cela on peut ajouter combien avait été éprouvant pour lui, d'avoir dû, dans son travail éditorial, se plier à l'exigence de devoir rédiger de fastidieuses analyses philologiques des œuvres de Goethe, alors qu'il y avait tant de choses plus profondes à présenter sur les démarches essentielles de ce dernier, comme il l'avait fait pour l'édition Kürschner.

Alors que s'approchait la fin de sa collaboration aux Archives, eut lieu en 1896, une profonde transformation de ses facultés. À ce propos, nous savons qu'il se mouvait aisément dans la vie du monde de l'esprit. Par contre, la relation avec le monde sensible lui était beaucoup plus malaisée. Il présente ce changement comme suit dans l'*Autobiographie* : « *Ma faculté d'observer les choses, les êtres et les processus du monde physique se transforma gagnant en précision et pénétration, tant dans le domaine scientifique que dans celui de la vie pratique*². » Cette capacité nouvelle lui permit d'appréhender ce que le monde physique pouvait exprimer de lui-même. « *Une attention jusque là inconnue pour le sensible-perceptible, s'éveilla en moi. Des détails devinrent importants; j'eus le sentiment que le monde sensible avait quelque chose à dévoiler que lui seul peut dévoiler. Je considérai comme un idéal d'apprendre à le connaître uniquement à travers ce que lui-même exprime, en excluant ce que l'homme y ajoute et y fait entrer, soit par le penser, soit par un autre contenu d'âme*³. » Cette façon de voir le monde sensible en soi par l'observation, constituait non seulement une reconnaissance de sa valeur, mais donnait encore le point de départ à une nouvelle conception de la relation de ce monde à celui de l'esprit, comme cela est dit dans les propos suivants : « *Dans la précision et la pénétration de l'observation sensible m'était donné d'entrer dans un tout nouveau monde. Se placer face au monde sensible, de façon objective, l'âme libre de toute subjectivité, révélait quelque chose par rapport à quoi la contemplation spirituelle n'avait rien à dire. Mais cela projetait, en retour, sa lumière sur le monde de l'esprit. En effet, tandis que le monde des sens, dans la perception sensible, dévoilait lui-même son être, apparaissait, pour l'acte cognitif, le pôle opposé permettant d'apprécier le spirituel dans toute sa particularité, sans mélange avec le sensible*⁴. »

¹. Cité dans Lindenberg, *Rudolf Steiner 1861-1925, Eine Chronik*, p. 134.

^{2,3,4} Rudolf Steiner, *Autobiographie*, T.2, p.88-89. Traduction modifiée.